



Un spectacle de Sergio Grondin, Kwalud & David Gauchard

Mise en scène et scénographie : David Gauchard

Avec Sergio Grondin

Musique : Kwalud

Création lumière : Alain Cadivel

Production : Cie Karanbolaz

Coproductions : Théâtre Luc Donat – Le Tampon, Théâtre l'Aire Libre / CPPC – Rennes, la Cité des Arts – Saint-Denis.

Soutiens : Le Séchoir, Les Bambous, Théâtre des Sables.

Partenaires financiers : DAC-OI, Ministère de la Culture et de la communication, Ministère des Outre-Mers, Région Réunion.

Durée 1h - à partir de 16 ans.

Représentations salle Gramoun Lélé, CRR de Saint-Benoît (un partenariat Région Réunion / Les Bambous) :

Judi 14 février 2019 à 14h00

Vendredi 15 février 2019 à 20h00

Note d'intention :

Au moment d'entamer l'écriture d'un troisième spectacle en commun, il nous est venu l'envie de briser la linéarité de notre méthode de travail (écriture du texte, création musicale, scénographie, mise en scène) et d'ensemble prendre le pari de nous déplacer dans nos savoir-faire. Inspirés par la tradition du Kabar laparol*, nous avons donc pris le chemin d'une écriture collective de plateau.

Pour comprendre les rouages d'une langue et d'une identité en perpétuel mouvement, nous avons pris le parti d'aller à la rencontre du pays. Le procédé technique était simple, un enregistreur, des heures de conversation et une question clé : le Maloya pour toi c'est quoi ?

Si le Maloya est la musique traditionnelle de l'île de La Réunion, c'est aussi un mot fortement inscrit dans la culture et dans l'histoire du pays. Ce mot, son essence, sa signification subissent aujourd'hui une profonde mutation de sens, il est par exemple beaucoup utilisé par l'industrie. Le mot Maloya ressemble au pays, à sa culture, à sa langue, ancré, mais bouleversé par l'omniprésence de la mondialisation, qui ne se soucie pas de la préservation des identités.

Ce monde du dedans, cette parole, nous avons voulu lui laisser de la place, ne pas la juger, l'écouter, la restituer.

En plongeant au cœur de ce territoire, ce sont aussi nos identités respectives que nous nous sommes allés rencontrer. Est-ce que nos différences de rythme, d'énergie, de façon de voir le monde étaient réellement compatibles? Est-ce que tout peut se diluer dans ce concept généreux de la mondialité**? Est-ce que notre Kabar laparol arriverait à se départir des problématiques locales pour accéder à l'universel? Est-ce qu'une langue qu'on veut partager n'est pas une langue qu'on fabrique ensemble?

Ce road-movie identitaire, nous l'avons mené à la fois sur la route et au plateau, avec une envie simple et forte : rendre la parole la plus vraie, la plus sincère possible.

Sergio Grondin, Kwalud & David Gauchard

* Kabar la parol : si le Kabar est un lieu de célébration de la mémoire des ancêtres, le kabar laparol est un lieu de célébration de la parole dans toute sa diversité.

** La mondialité : à l'inverse de la mondialisation, la mondialité est un concept d'Édouard Glissant qui fait état de la mise en présence des cultures vécues dans le respect du divers.

Note d'auteur :

Je me souviendrai longtemps de la première phrase que j'ai dite à mon fils à sa naissance, et ce pour une seule raison, cette phrase était en français. Si je n'en ai pris conscience qu'une fois sorti de la maternité, cette phrase est vite devenue pour moi comme une obsession.

Pourquoi était-elle en français et non dans ma langue maternelle le créole?

La langue créole est parlée par près de 98% de la population réunionnaise, si elle est l'objet de multiples débats linguistiques et identitaires (comme toutes les langues dites minoritaires), elle est avant tout une langue vivante, et constitue aujourd'hui un des ferments de l'identité créole. Cette identité insulaire, sa particularité, son universalisme ont toujours occupé une place prépondérante dans mon travail d'auteur. Je n'ai eu de cesse ces dernières années de l'interroger, de l'affirmer, convaincu qu'elle était le socle indéboulonnable de ce qui me constitue en tant qu'homme, mais également en tant qu'artiste. Plutôt que d'être angoissé par l'exiguïté des 2512 km² de mon île, j'y ai toujours vu un immense territoire artistique à explorer.

Si comme disait Confiant le monde est créole, mais il ne le sait pas, je pourrais rajouter : la langue créole est son Espéranto même s'il ne le parle pas encore.

Pourquoi alors est-ce que j'étais incapable de parler dans ma langue maternelle à mon fils ?

Cette question m'obsédait, évidemment parce qu'elle soulevait beaucoup de questions en moi, mais surtout par le fait que cette phrase prononcée en français, ce moment, était irréversible.

Comme si la naissance de mon fils était venue m'annoncer la mort de ma langue maternelle.

On peut trouver ces questions surannées, pourquoi encore se soucier du petit sort des langues, des patois, à l'heure du langage numérique et des identités (interchangeables) numériques. Cette question j'y ai depuis longtemps répondu : simplement parce que ma langue et ma culture m'importent ! Elles me constituent, et si elles s'effacent, je m'efface avec elles, je perds mon identité.

L'identité, ce mot qui dès qu'on le revendique, dès qu'on essaie de le définir, s'échappe.

L'identité, ce mot à la fois généreux et meurtrier, est-ce que je n'étais pas, au final, fatigué de le prononcer ?

Est-ce que ce fils à peine né allait lui aussi avoir la charge de cette obligation d'être : d'une langue, d'une région, d'un peuple, d'un drapeau ?

À travers l'écriture de ce spectacle, c'est une cartographie de l'intime et du territoire que j'ai entamée. Engagée et poétique, engagée poétiquement, avec l'envie d'être à l'écoute, de laisser parler cette langue qui m'échappe.

Sergio Grondin

Présentation du spectacle :

Imaginez un Kabar laparol en mode road-movie, iPhone à la main, électro au casque, identité en fond sonore, un looking for Maloya. Du Maloya, on évoque ici l'âme plutôt que la tradition, dans une enquête documentaire, au travers de témoignages poignants, de rencontres humaines et de larges sourires, allant de l'intime à l'universel. Une fois de plus, la Compagnie Karanbolaz et le raconteur Sergio Grondin devraient remuer quelques certitudes.

« Parole libre et poings fermés, nappes sonores et beats synthétiques : Sergio Grondin et Kwalud plongent leurs perceuses dans le maloya pour ausculter, sous la surface, la part de nous que porte encore et toujours cette musique.

Après le choc *Kok Batay*, c'est le retour attendu de Sergio Grondin sur le ring de la créolie. Toujours entouré du metteur en scène David Gauchard et du compositeur électronique Kwalud, l'auteur qui a poussé le conte réunionnais dans le XXI^e siècle invente ici son kabar à lui. Nourri par des entretiens avec les zarboutans du maloya, il plonge dans l'histoire et les contradictions de cette musique devenue symbole, pour mieux interroger notre relation viscérale à nos traditions et à la langue des anciens qui peu à peu disparaît.

Mots qui tapent, hallucinations lumineuses, rythme des machines : entre nostalgie et modernité militantes, un moment de haute intensité artistique pour dire ses tripes, poser les questions qui comptent, et tout remettre en jeu. **Ça veut dire quoi aujourd'hui, être créole ? Élever un fils, est-ce forcément trahir un peu son père ? Comment être en même temps respectueux du passé, fidèle à soi et tourné vers l'avenir ? Et si tous ces doutes, tous ces déchirements, toute cette vitalité tenaient en un seul mot : Maloya ? »**

<http://www.unijambiste.com/works/maloya/>



Revue de presse :

Le Quotidien (La Réunion) / juin 2018 / Florence Labache

Une parole libre, un regard poétique

« Sé in regar su out psi su out lang. Fo nou vey alu ek amour », confie Sergio Grondin avant d'entrer sur la scène du K, dans le cadre du Leu Tempo Festival. Le conteur, comédien et auteur de la Cie Karanbolaz, qui s'est déjà illustré auprès de David Gauchard et Kwalud, dans « Les chiens de Bucarest » ou dans « Kok Batay », livre là un spectacle qui interroge la parole Maloya. Il s'avance sur scène dans une sorte de Kabar futuriste, qui se rattache au théâtre documentaire.

Smartphone en main, écouteur à l'oreille, le rakontèr déroule façon « road-movie » ce qu'est l'esprit Maloya. Le style laisse place à une parole naturelle et sereine. Annie Grondin, Danyèl Waro, Véronique Insa, Stéphane Négrin, Stéphane Grondin alias Boné, Eno Zangoun... ce sont eux qu'on entend à travers la bouche de Sergio Grondin.

« Je suis allé collecter la parole d'acteurs culturels, d'acteurs du Maloya. Sé kwé le maloya pou ou ? Je leur ai posé cette question. J'ai écouté, beaucoup écouté. Et je transmets à mon tour toute la richesse qui est ressortie de ce collectage. Annie m'a parlé de la graphie KWZ. Boné m'a parlé de l'histoire du communisme à la Réunion par exemple. »

Maloya offre un regard poétique sur la langue créole, l'identité réunionnaise et l'héritage du Maloya. Il interroge, n'apporte pas une réponse, mais bien plusieurs questionnements. Dans un procédé scénographique délicatement amené et signé David Gauchard, Sergio Grondin donne cette parole qui nourrit l'âme. A ses côtés, Kwalud construit en live une parole musicale qui vient épouser les mots de Sergio.

« On parle de l'esprit Maloya. Il y a le combat pour la langue créole qu'il faut continuer, pour qu'elle ne disparaisse pas. Mais ce spectacle n'est pas un lieu de combat. Ma langue n'est pas un drapeau. **C'est un appel à la liberté de parole.** Quand mon fils Saël est né il y a 2 ans, je me suis interrogé sur la question de la transmission de la langue. Notre rôle d'artiste est d'interroger. Saël signifie conciliant. Ce spectacle est un spectacle de conciliation » dit-il.

Sergio Grondin évoque ainsi les zarboutans Maloya : Gramoun et madame Lélé, Danyèl Waro, Céline et Firmin Viry, Simon Lagarrigue, Franwsa Sintomer... Les frissons nous gagnent à l'évocation de ses noms. Il égrène également les noms des artistes issus de cette nouvelle génération qui perpétue la culture Maloya. Sergio Grondin réussit à nous embarquer dans un spectacle où la culture créole se montre là, sincère et authentique. On apprécie.

Madinin'Art / critiques culturelles de Martinique / juillet 2018

Maloya : un superbe road-movie identitaire

Toujours dans la veine inépuisable du théâtre documentaire, en provenance de La Réunion, la Compagnie Karanbolaz de Sergio Grondin offre au public avignonnais un petit bijou : *Maloya*.

Le cadre est fixé dès la scène d'exposition. « Il y a deux ans à la naissance de mon fils [...] Saël, un prénom hébraïque que veut dire conciliant [...] je lui ai dit Bienvenue Saël, ta maman et moi on est heureux de te voir. [...] Je n'ai pas tout de suite réalisé que je lui avais parlé en français » (Sergio parle quotidiennement à sa famille en créole), comme si la naissance de son fils était venue lui annoncer la mort de sa langue maternelle.

Un trouble inexorable s'installe. Le défenseur de la créolité, élément fondamental de son identité, est submergé par un flot d'interrogations qui le traversent. Le trouble est d'autant plus grand que Sergio Grondin partage la position « Glissantienne » de la mondialité (Édouard Glissant), inverse de la mondialisation qui met en évidence la relation et la diversité

des cultures. Cette adresse en français de quoi est-elle le signe ? De quelle trahison est-elle porteuse ? De quelle menace d'uniformisation, de standardisation, de normalisation est-elle l'annonciatrice ?

Sergio Grondin va herser le champ mille fois labouré de la recherche des identités plurielles. La longue énumération des noms et prénoms soulignera la multiplicité des origines, leurs croisements et les fécondités gigognes dont elles sont issues. Il n'est de langue vivante que langue en devenir, en croisement, en gestation permanente par l'usage qui résulte de sa pratique dans l'immédiateté des faits et des événements qu'elle tente de cerner sans pouvoir ni vouloir les enfermer. Des prénoms sur cartons dessinent au sol une toponymie réunionnaise marquée d'un impossible enfermement autour d'un drapeau, d'un état. Richesse d'un éclectisme autour d'une langue commune qui se présente comme le premier élément tangible d'une communauté.

Sergio Grondin par une présence sur scène d'une rare intensité donne vie à la multiplicité des origines et des échanges qu'elles entretiennent. Bouleversant d'authenticité il bouscule et touche au plus profond un public qui s'en va le cœur au bord des lèvres.

Azenda / juin 2017 / Zerbinette

Maloya

Quelle place a occupé le créole dans ton adolescence ?

Un jeudi de juin 2017, 17 heures, PMU de Boucan. Trois hommes scalpent des mousses. À ma gauche, Grondin règle son enregistreur, tournée vers François Gaertner, alors rédacteur en chef de l'Azenda : « Quelle place a occupé le créole dans ton adolescence ? ». Question bateau mais terrain glissant.

Gaertner, un métro qui a grandi dans l'ouest de La Réunion ne s'y méprend pas. Il répond prudemment : « Au début, je vivais le créole plutôt comme une différence. Au collège, il y avait ceux pour qui le créole était une langue naturelle, et les autres... »

En face de moi, David Gauchard, concentré, écoute. Ces questions, les deux hommes les ont posées de nombreuses fois. De Danyel Waro à la « gramoun dan somin ». Les habitants de La Réunion, toutes origines confondues, ont eu voix au chapitre lors d'un road trip identitaire mené micro battant.

Je me terre dans mon coin, pour ne pas être questionnée. Lorsqu'il s'agit de réfléchir à l'essence d'une identité, le fantôme du colonialisme paralyse ma langue natale du poids de la culpabilité.

Le soleil se sauve et l'équipe remballe. J'ai assisté sans le savoir à l'une des nombreuses séances de collectage audio, prévues pour devenir le corps du nouveau spectacle du trio Grondin/ Gauchard/ Kwalud, intitulé « Maloya ».

Difficile, avec pareil nom de baptême, de penser que Grondin n'affichera aucun parti pris, dans le vaste débat identitaire qui se profile. D'une part parce que le nom de Maloya porte en soi un symbolisme fort : le genre musical qu'il caractérise est héritier du chant des esclaves. D'autre part parce que le bonhomme est connu pour son implication, dans la défense et la préservation de la langue créole.

Si je parvenais à lui faire avouer que le Maloya qu'il nous prépare est en fait un manifeste identitaire, cela me faciliterait grandement la tâche. L'avantage du cliché, c'est qu'il est rapide à saisir. Mais le problème avec Grondin, c'est qu'il ne les aime guère : « Je n'ai pas tout le temps des choses à défendre » m'assène ce Samson de la créolité réunionnaise, qui avoue tout de même qu'après 10 ans de tournées « dan péi déor », il se sent comme le biblique héros auquel on a coupé les cheveux. « Ces questions d'identité c'est aussi ce qui fait ma force. Je suis né ici, je suis profondément réunionnais. Dans Maloya, j'avais besoin de revenir à ça : je suis né sur un territoire qui se construit et je ne dois pas oublier ça. »

Un projet paradoxal.

Soit. À de multiples égards pourtant, la démarche du projet est paradoxale. D'abord parce que pour définir les contours de « l'être » réunionnais, Grondin se plaît à osciller insolemment entre ouverture à l'autre et marquage des territoires. Que penser en effet d'un homme capable d'écrire Zorey, un spectacle dressant trois portraits d'une drôlerie cynique ; pour en convoquer un (de zoreil), David Gauchard, à la codirection du CDOI. Les deux hommes brigant conjointement la direction du Centre Dramatique.

Voilà de quoi faire frémir le plus frileux des indépendantistes, mais le fieffé yab n'en a cure : « David Gauchard est un zorey, mais pas enraciné, il n'est pas ancré, son point de vue est complémentaire. Ça m'intéresse le regard de ce zorey. C'est confortable l'identité mais l'étranger te ramène quelque chose de dérangeant. C'est un chemin à partager. Il y a forcément des choses sur ma propre identité. »

S'ouvrir à l'autre pour mieux revenir à soi semble donc être le chemin proposé par les deux artistes pour comprendre ce que signifie être réunionnais. Une position qui incite à l'ouverture d'esprit et de fait, ne manque pas de noblesse.

Reste que le contenu de cette création appelle bien des questionnements.

Quel est la fonction des artistes dans Maloya puisqu'ils n'y jouent pas leur rôle d'acteurs ? Si Gauchard et Grondin deviennent voyeurs puisque derrière le micro, et que les artistes confient aux réunionnais la mission de définir leur identité, la divergence des points de vue ne risque-t-elle pas de menacer l'unité de sens ? Comment dire et définir « l'ici », et le « Soi », s'il incombe à tous d'en être propriétaires ?

« Je vais me taire pour une fois et je vais écouter. Plus de monologue. Plus de récit. Ce sera un récit concert ou les gens qui prennent la parole sont des gens du pays. »

Maloya débattu.

À l'instar des forums grecs, Maloya propose donc d'ouvrir le débat citoyen au risque peut-être de perturber le ronronnement bien pensant des haines ordinaires. Sans vouloir verser ni dans le candide idéalisme qui masque les différences ni dans l'abject racisme qui les exalte, Grondin semble résolu à poser les limites de son identité sans qu'elles soient pour autant des obstacles pour l'autre.

« J'ai besoin que l'identité soit un pas vers l'autre », conclut-il en une formule qui, en dépit de sa séduisante naïveté, donne terriblement envie d'entrer dans la danse.



Sensibilisation en amont du spectacle :

L'objectif de cette sensibilisation sera de créer un horizon d'attente et de susciter la curiosité des élèves, sans pour autant trop dévoiler le contenu du spectacle... Toutefois, quelques repères historiques seront nécessaires afin de comprendre certains témoignages recueillis. Voici une proposition de démarche :

1. Créer un horizon d'attente :

- Demander aux élèves d'émettre des hypothèses sur le spectacle simplement à partir du titre « Maloya » et du nom de l'auteur/ acteur Sergio Grondin.

- A l'instar de Sergio Grondin lors de son road-movie documentaire, demander aux élèves : « C'est quoi pour vous le Maloya ? ».

Cette question permettra aux élèves d'échanger autour de leurs représentations, de leur vécu ou, au contraire, de leur détachement par rapport au maloya. Quels sont les zarboutans qu'ils connaissent ? Les artistes contemporains ? Que savent-ils de l'histoire du maloya ?

Afin d'enrichir les échanges, on pourra demander aux élèves de commenter cette phrase de Danyel Waro qui avait accueilli avec tiédeur la nouvelle de l'inscription du maloya au patrimoine culturel immatériel de l'humanité :

« Le maloya n'est pas juste une musique, c'est une culture d'ensemble qui a aussi à voir avec l'histoire et avec la pratique de la langue. On ne peut pas découper la culture créole en morceaux. »

2. Lecture de la note d'intention, de la note d'auteur et/ou du début du texte du spectacle¹ :

Les élèves découvriront ainsi l'étincelle qui a fait naître le désir de ce road-movie documentaire : la question de la langue et de l'identité créole est au cœur de cette démarche inédite entreprise par Sergio Grondin.

Les élèves assistant à la séance spéciale du jeudi 14 février le rencontreront en amont de la représentation et pourront donc échanger avec lui à ce sujet.

3. Quelques repères historiques essentiels :

L'histoire du maloya est intrinsèquement liée à celle du peuplement de la Réunion et la langue créole est consubstantielle du maloya. L'origine du mot maloya est incertaine. Il pourrait venir du malgache *maloy aho* : *maloy* voulant dire « parler, dégoiser, dire ce que l'on a à dire ». Selon Sudel Fuma, il viendrait du malgache *malahelo aho* : « qui exprime la mélancolie, la tristesse ».

Au cours du spectacle, Sergio Grondin évoque notamment la parenté entre le blues, les worksongs et le maloya. En effet, comme le blues américain, le maloya est à l'origine un chant de plainte, chanté par les esclaves malgaches et mozambicains ayant le mal du pays et subissant les traitements inhumains de leur maître. Le chant est alors fondamental pour entretenir l'espoir d'une liberté future, tout en gardant un lien avec les traditions du pays natal. Le maloya traditionnel fait partie intégrante du culte des ancêtres (servis kabaré).

1. Cf. l'annexe 1.

Les élèves désireux de se plonger dans cette histoire pourront consulter le blog de Stéphane Grondin « La Maison du maloya – Rant' dann ron » ou les documents proposés à la fin de ce dossier.

<https://maloyallstars.wordpress.com/histoire-du-maloya/>



« Danse des cafres »,

Francine, Apassamy lithogr. - [La Réunion] : Impr. A. Roussin, Juin 1863, musée Léon Dierx, (droits réservés).

« Exutoire des journaliers agricoles des grandes plantations le samedi soir¹ après la paye, le maloya est aussi lié à des pratiques magiques religieuses se référant aux différents cultes des ancêtres et des divinités animistes afro malgaches.

Marginalisée pendant la période coloniale, dénigrée au début de la période *départementaliste* des années 1950, décrite comme une musique primitive et tapageuse aux postures lascives pour adeptes de sorcellerie, de débauchés et ivrognes en tous genres.

Le maloya est interdit d'espace public des années 1960 à 1981 pour cause de récupération politique par le Parti Communiste Réunionnais qui a voulu en faire une musique de classe véhiculant des messages politiques et de résistance face au rouleau compresseur occidental. » - Stéphane Grondin.

<https://maloyallstars.wordpress.com/2013/12/02/le-maloya-origines-et-influences-culturelles/>

Au départ musique culturelle et rituelle, puis vecteur de revendications politiques, le maloya devient donc dans les années 60' et 70' l'expression majeure de l'identité réunionnaise, « un puissant moteur identitaire » (Danyel Waro), à une période où les *départementalistes* de droite et du centre s'opposaient aux autonomistes de la gauche communiste.

Les zarboutans du maloya ont bien connu cette période durant laquelle le maloya était condamné à la clandestinité car interdit d'espace public du fait de son lien avec le seul parti d'opposition. Sergio Grondin convoque notamment la figure de Georges Marchais au cours du spectacle... Voici quelques documents intéressants afin d'aborder cette période avec les élèves. Vous pourrez également vous appuyer sur le témoignage de Boné parmi les extraits du texte du spectacle proposés en annexe 1.

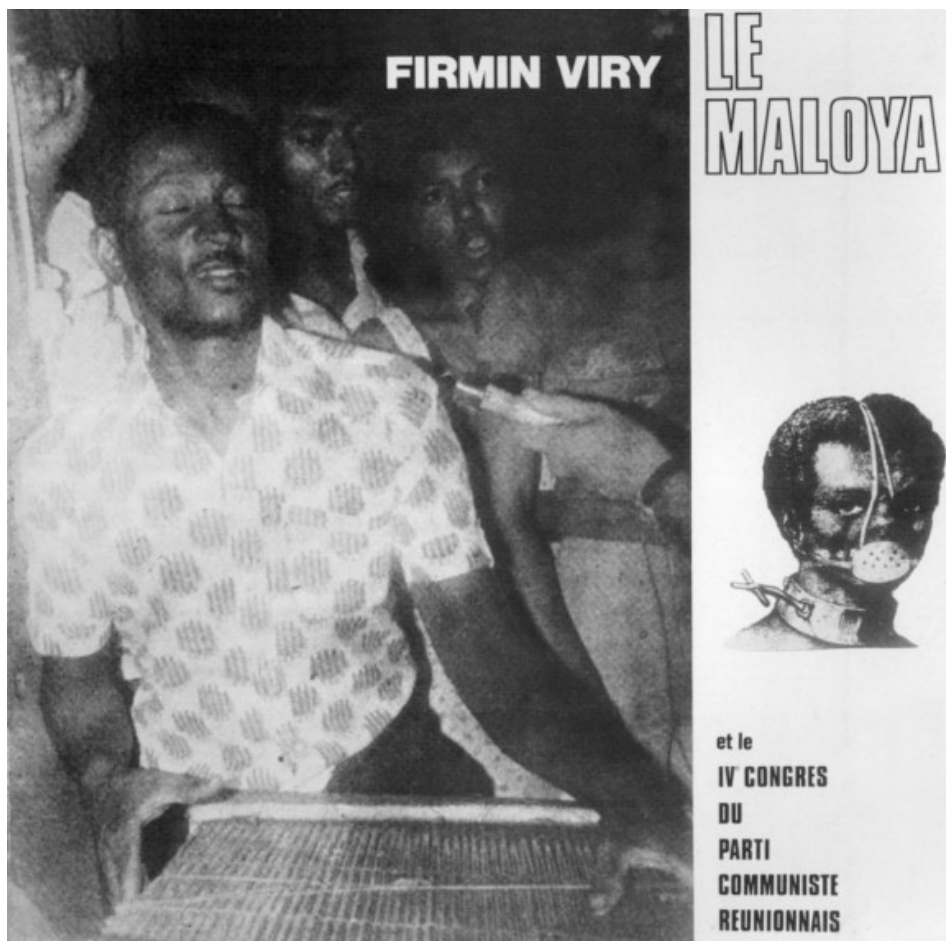
1. A ce sujet, on pourra écouter la chanson « Plantèr » de Danyel Waro sur l'album *Gafourn*.



Le 2 avril 1979, Georges Marchais, secrétaire général du Parti communiste français (PCF), débarque à La Réunion, invité par le Parti communiste Réunionnais (PCR). Une foule l'accueille à l'aéroport de Gillot.

Le film « *Maloya pour la liberté* » de Jacqueline Meppiel, retrace le séjour de Georges Marchais à La Réunion. Au-delà du propos politique, ce document, témoigne d'une société réunionnaise en proie à la misère, aux injustices sociales et à l'exploitation. Les premières minutes notamment sont intéressantes pour les élèves. Vous pouvez les visionner à l'adresse suivante : <https://www.cinearchives.org/Films-447-579-0-0.html>

Voici également deux pochettes de vinyles édités par le PCR :



« C'est de part son engagement politique que Firmin Viry a pris conscience du besoin de transmettre la musique des anciens esclaves et engagés qui allait, selon les dires des observateurs de l'époque, disparaître à cause du projet assimilationniste de la départementalisation.

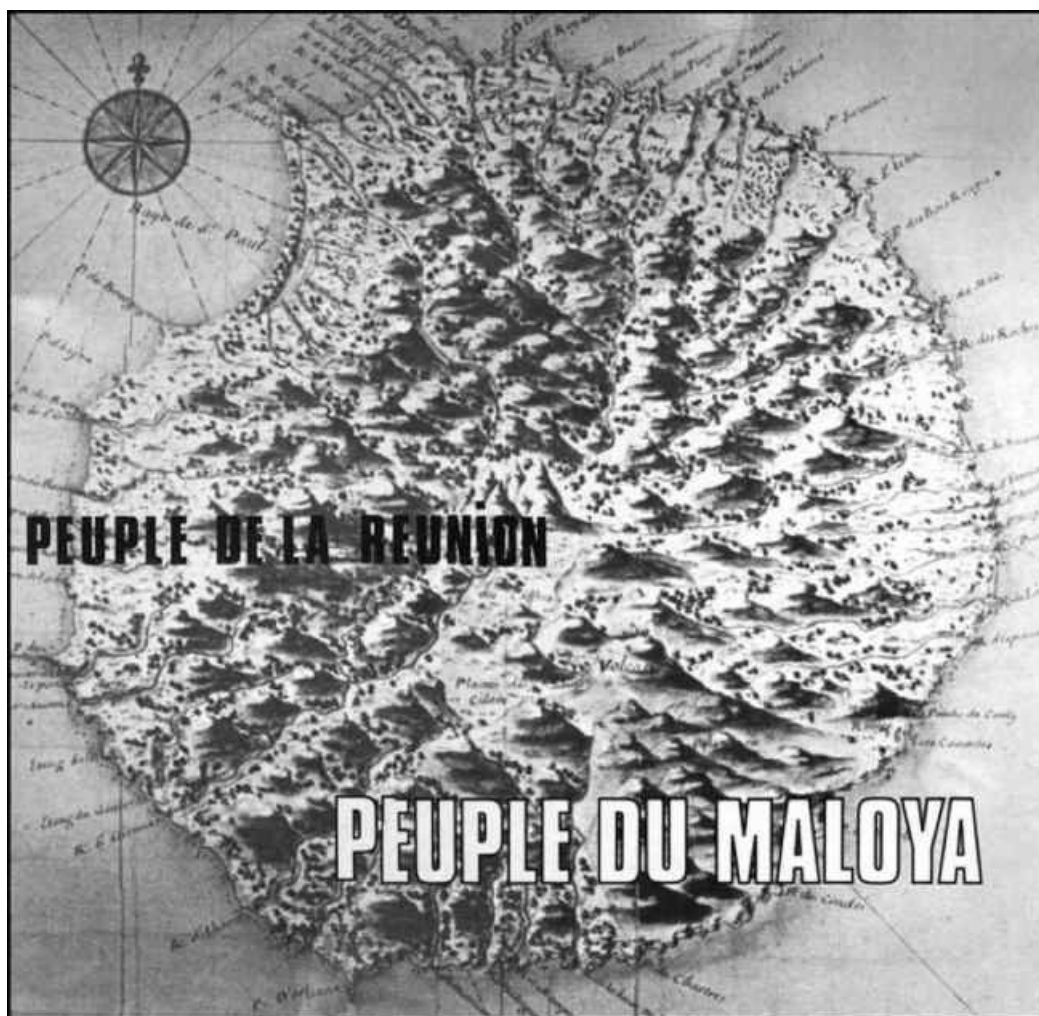
Firmin est un témoin privilégié de cette période sombre qui s'étend de la fin des années 1950 aux années 1970 où il ne faisait pas bon être contre le pouvoir en place et de surcroît jouer du maloya.

Il se produira pendant de nombreuses années dans les fêtes du Journal Témoignages, organe de presse du Parti Communiste Réunionnais avec d'autres grands noms de l'époque comme son beau-frère Simon Lagarrigue et sa Troupe Résistance du Sud, la Troupe Fond' bac de la Possession, la Troupe du Foyer Cœur Saignant du Port,

De part sa proximité avec les cadres du PCR (Paul Vergès et Elie Hoarau pour ne citer qu'eux) il deviendra l'étendard du maloya. Ce sont eux qui l'inviteront à sortir le maloya de l'ombre en enregistrant le premier Disque de maloya qui sortira en 1976 après le IV^{ème} congrès du PCR. »

Source : <https://maloyallstars.wordpress.com/2015/07/02/fiche-numero-8-firmin-viry/>

Toute sa vie Firmin Viry a défendu et porté haut « un maloya traditionnel, politique, culturel et familial ».



Cette pochette du vinyle de la **Troupe Résistance** de Simon Lagarrigue est particulièrement intéressante afin d'amorcer une réflexion sur le lien entre le maloya et le combat identitaire.

Après le spectacle :

- Comme le déclare Sergio Grondin, le spectacle « Maloya » « n'est pas un lieu de combat. [Sa] langue n'est pas un drapeau. C'est un appel à la liberté de parole. »...

En reprenant un titre célèbre d'Axel Gauvin on peut dire que c'est un spectacle qui « détak la lang, démay lo kèr ». Il n'apporte pas de réponse mais suscitera sans aucun doute un grand nombre de questions. Les élèves éprouveront sûrement le besoin d'échanger à l'issue de la représentation. Nous vous conseillons donc vivement de prévoir le temps nécessaire afin de participer au « **bord de scène** ».

- De plus, il peut être intéressant d'inviter les élèves à analyser **les choix scénographiques** qui donnent à voir cette « cartographie de l'intime et du territoire » entamée par Sergio Grondin.



On pourra également les questionner sur le choix d'une **musique électronique** pour un spectacle intitulé « Maloya »... si la question n'a pas été posée aux artistes !

- Enfin, de retour en classe, **la lecture de l'entretien qu'Édouard Glissant avait accordé au journal Le Monde en 2005** semble plus que primordiale tant ses propos sont d'actualité.

Le spectacle s'achève sur le passage suivant :

« Nous vivons dans un bouleversement perpétuel où les civilisations s'entrecroisent, des pans entiers de culture basculent et s'entremêlent, où ceux qui s'effraient du métissage deviennent des extrémistes. C'est ce que j'appelle le « chaos-monde ». [...] Je crois que seules des pensées incertaines de leur puissance, des pensées du tremblement où jouent la peur, l'irrésolu, la crainte, le doute, l'ambiguïté saisissent mieux les bouleversements en cours. Des pensées métisses, des pensées ouvertes, des pensées créoles. »

Vous retrouverez l'intégralité de cet entretien sur le site suivant et en annexe.

https://www.lemonde.fr/disparitions/article/2011/02/04/pour-l-ecrivain-edouard-glissant-la-creolisation-du-monde-etait-irreversible_1474923_3382.html

S'inspirant de Deleuze, E. Glissant établit une distinction fondamentale entre « l'identité à racine unique qui prend tout et tue autour d'elle » à « l'identité rhizome qui s'étend dans son rapport, dans sa relation à l'autre ».

Le spectacle de Sergio Grondin, David Gauchard et Kwalud n'est certes pas un lieu de combat mais il est un magnifique exemple pour nos élèves de cette « Identité-relation » qui est un pas vers l'autre... et donc un enrichissement de soi.

Autres ressources conseillées :

- La biographie des trois artistes :

Sergio Grondin : <https://www.karanbolaz.com/sergio-grondin>

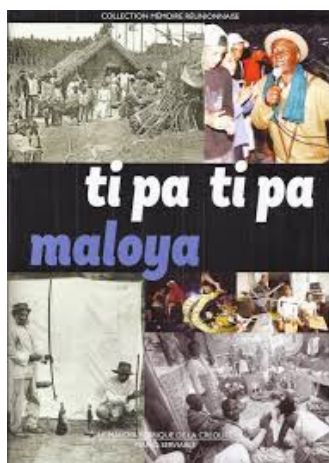
David Gauchard : <http://www.unijambiste.com/compagnie/david-gauchard-bio-cv-short/>

Kwalud : <http://www.akout.com/kwalud>

- « **Quand ici est fait d'ailleurs : La Réunion, un peuplement continu** », texte de l'historien Loran Hoarau accompagnant l'exposition « Liberté métisse, 2010 ». <https://loranhoarau.blogspot.com/2012/10/quand-ici-est-fait-dailleurs-la-reunion.html>

- L'émission de Daniel Mermet, « Là-bas si j'y suis », consacrée au maloya :

<http://radiblog.fr/ile-de-la-reunion-sur-des-rythmes-du-maloya/>



- « **Ti pa ti pa maloya, le maloya fabrique de la créolité** » : document écrit par Mario Serviabile à l'occasion de l'inscription du maloya au Patrimoine culturel immatériel de l'humanité (1^{er} octobre 2009). Vous retrouverez l'intégralité de ce document en version PDF sur le site suivant :

<https://leconschoses.blogspot.com/2014/10/le-maloya-fabrique-de-la-creolite.html>

- « **Petites histoires des musiques réunionnaises** », livre + CD de Sandrine Barège et Fabienne Jonca, 4 épices éditions, 2012. Vous pouvez le consulter au bureau du théâtre si vous le souhaitez.



- **La magnifique chanson de Zanmari Baré « Nout lang »** que vous trouverez sur le non moins sublime album « Mayok flér » et en vidéo sur youtube.

Pokwé nout lang sou pié mang i dor,
Pokwé pokwé minm
Kisa i plèr lapré kri lamor
Anou anou minm
Pokwé mon lang koman tang i dor
Pokwé pokwé minm
Dann gro lardèr li akoki lo kor
Kozou kozou ou minm

- **Le parcours musical de Christine Salem** qui est un bel exemple de cette « identité-rhizome » : de *Salem tradition* à Christine Salem, de la quête des origines (à Madagascar, aux Comores) aux collaborations avec le groupe Moriarty ou des musiciens tels que Seb Martel.

C'est une musique « à la fois enracinée et libre, aussi intérieure que généreuse, résolument ouverte et sereinement idiosyncrasique ». Source : <http://www.christinesalem.fr>



Marie Sicot, professeur relais du théâtre **Les Bambous**
auprès de la Délégation académique à l'éducation Artistique et à l'Action Culturelle.
Contact : Cécile Bouquet, chargée des relations avec le public du théâtre *Les Bambous*.
02 62 50 38 63 / publics@lesbambous.com

Annexe 1 : extraits.

Texte liminaire :

Il y a deux ans à la naissance de mon fils
il s'est passé quelque chose d'étrange
mon fils s'appelle Saël
c'est un prénom hébraïque qui veut dire conciliant
la première phrase que je lui ai dite c'était :

Bienvenue Saël, ta maman et moi on est heureux de te voir !
Bienvenue Saël, ta maman et moi on est heureux de te voir !

Je n'ai pas tout de suite réalisé que je lui avais parlé en français
en fait, c'est le lendemain que j'en ai pris conscience
et là ça s'est mis à...

m'obséder

je veux dire, à ma famille, je lui parle en créole

tout le monde parle créole

pourquoi est-ce que j'étais incapable de le faire avec mon fils ?

Pendant la grossesse, Pascale ma compagne, chantait toujours la même chanson à Saël

cette chanson elle s'appelle Veli

c'est une chanson de Danyel Waro

et pendant qu'elle la lui chantait

moi, je lui expliquais ce que chaque mot voulait dire :

Veli lanbéli flanm kalbélya.

Et maintenant qu'il est venu au monde

me voilà incapable de lui parler en créole !

c'est comme si la naissance de mon fils

était venue m'annoncer la mort de ma langue maternelle

Un jour Danyel m'a dit :

ou va oir sergio sar pa innafer sitantelman ézé koz kréol ek out marmay !

tu verras sergio ça ne va pas être si simple de lui parler en créole à ton gamin !

Je lui ai demandé pourquoi et il m'a répondu très simplement

que les gens de sa génération

il a un peu plus de soixante ans

avaient vécu comme préservés du monde extérieur

mais que nous, on était nés avec ce fameux monde du déor

et que dans ce monde-là, et bien c'est simple, la langue maternelle, elle n'existe pas.

Sur le coup je n'y ai pas pensé plus que ça

c'est au moment de la naissance que cette phrase je l'ai prise comme une claque !

Au sortir de la maternité j'en ai parlé à Lillian et David

on en a beaucoup causé

de la paternité, de la créolité, de l'identité

mais surtout du Maloya

de son combat, de ses poètes, de sa langue

cette langue qu'on s'est mise à traquer dans une espèce de road-trip documentaire

qui nous a mené chez les gens, les artistes que j'aime

les rencontrer, les enregistrer avec nos téléphones

mais aussi leur poser une simple question :

et pour toi le Maloya c'est quoi?

Extraits de témoignages collectés :

Maloya Cherzio

alors lo maloya ofisiél, po moin, li éné lo 15 oktob 77

ansanm lo disk Firmin viry intitilé : Le maloya

Le Maloya et le IV ème congrès du PCR

Le PCR, lo Parti kominis rénié

é sé in nafèr inportan sat mi di aou la Cherzio

Lo kominism

dann tan-la Maloya i bat ankor derrière le rideau de cannes kom ké bann zournalis i ékri

Ni zoué a li an misouk

non pas pars li té interdi

Maloya la zamé été interdi

li té sansiré sa wi

Akoz ?

pars li té lorgane dé propagand di parti kominis rénié

Dann tan la dann kabar i shant

In boug kom Paul Verges

i apél ali bondié la tèr

malgré tout son nervi

sa lété fé an fil do fèr

na mét a li na mét a li

na mét a li dépité rénié

na mét a li na mét a li

na mét a li dépité rénié

Amoin mon promié kabar mi na minm pokor kinzan

é dann kabar la kosa mi oi : Danyel, Rwa kaf, Dédé Lansor, Batis Kabaré

zot tout lé dann sobat, dann langazman

té lo fran lépok lo konba idantatièr

té ki kraz maloya po la kilitir la lang lindépendans lotonomi

Parkoté d'nou nla minm néna Dev Virassamy, in poét mauricien i ékri kom sa :

in ti péyi mé in gran lavnir

Boné

« Moi je suis d'Avignon, Vaucluse, PACA, et j'en parle jamais je le revendique jamais, j'suis issu d'une famille qui, pour certains membres, parlaient le provençal, qui ont tenté de m'initier au provençal, enfin j'suis plutôt issu d'une famille de gauche hein donc y'a certains trucs ils ont tentés de m'initier, mais sans trop y croire et puis en me laissant une grande liberté. Par exemple, le patois c'était si je voulais et j'ai pas voulu, le catéchisme c'était plutôt non et j'ai pas voulu après tu parlais de la paternité, je n'y avais pas pensé non plus, mais moi par exemple j'ai pas connu mon père donc j'ai peut-être pas ce lien-là. Finalement la vie est marrante parce que ma fille elle est adoptée, elle est Thaïlandaise donc pour moi toutes ces questions de racines biologiques, je ne connais pas mon père donc j'ai une part de ma filiation qui est inconnue, et par rapport à ma fille, sa filiation à elle, enfin sa filiation biologique à elle, elle est pas connue non plus, ça nous empêche pas de l'aimer quand même et de l'aimer comme ses parents. Mais par contre on serait heureux qu'elle apprenne le thaï, on va faire en sorte qu'elle puisse, mais si elle veut pas elle l'apprendra pas, elle est avant tout notre enfant, notre fille, c'est de l'amour, ce qui nous unit c'est de l'amour... »

Stéphane

Annexe 2:

Pour l'écrivain Édouard Glissant, la créolisation du monde est « irréversible ».

Le Monde.fr | 04.02.2011 à 09h53 | Propos recueillis par Propos recueillis par Frédéric Joignot

Le grand écrivain antillais Édouard Glissant est mort le 3 février, à Paris, à l'âge de 82 ans. Poète, romancier, essayiste, auteur dramatique et penseur de la "créolisation", il était né à Sainte-Marie (Martinique) le 21 septembre 1928 et avait suivi des études de philosophie et d'ethnologie, à Paris.

Nous republions ici l'intégralité de l'entretien qu'il avait accordé au Monde 2, en 2005. Il venait alors d'achever son dernier ouvrage La Cohée du lamentin (Gallimard).

Qu'entendez-vous par la nécessité de développer une "pensée du tremblement", à laquelle vous consacrez votre prochain livre ? Selon vous, seule une telle pensée permet de comprendre et de vivre dans notre monde chaotique et cosmopolite ?

Édouard Glissant : Nous vivons dans un bouleversement perpétuel où les civilisations s'entrecroisent, des pans entiers de culture basculent et s'entremêlent, où ceux qui s'effraient du métissage deviennent des extrémistes. C'est ce que j'appelle le "chaos-monde". On ne peut pas diriger le moment d'avant, pour atteindre le moment d'après. Les certitudes du rationalisme n'opèrent plus, la pensée dialectique a échoué, le pragmatisme ne suffit plus, les vieilles pensées de systèmes ne peuvent comprendre le chaos-monde.

Même la science classique a échoué à penser l'instabilité fondamentale des univers physiques et biologiques, encore moins du monde économique, comme l'a montré le prix Nobel de chimie Ilya Prigogine. Je crois que seules des pensées incertaines de leur puissance, des pensées du tremblement où jouent la peur, l'irrésolu, la crainte, le doute, l'ambiguïté saisissent mieux les bouleversements en cours. Des pensées métisses, des pensées ouvertes, des pensées créoles.

Pourriez-vous donner une définition de la "créolisation" ?

L'apparition de langages de rue créolisés chez les gosses de Rio de Janeiro, de Mexico, ou dans la banlieue parisienne, ou chez les gangs de Los Angeles. C'est universel. Il faudrait recenser tous les créoles des banlieues métissées. C'est absolument extraordinaire d'inventivité et de rapidité. Ce ne sont pas tous des langages qui durent, mais ils laissent des traces dans la sensibilité des communautés.

Même histoire en musique. Si on va dans les Amériques, la musique de jazz est un inattendu créolisé. Il était totalement imprévisible qu'en 40 ou 50 ans, des populations réduites à l'état de bêtes, traquées jusqu'à la guerre de Sécession, qu'on pendait et brûlait vives aient eu le talent de créer des musiques joyeuses, métaphysiques, nouvelles, universelles comme le blues, le jazz et tout ce qui a suivi. C'est un inattendu extraordinaire. Beaucoup de musiques caribéennes, ou antillaises comme le merengue, viennent d'un entremêlement de la musique de quadrille européenne et des fondamentaux africains, les

percussions, les chants de transe. Quant aux langues créoles de la Caraïbe, elles sont nées de manière tout à fait inattendue, forgée entre maîtres et esclaves, au cœur des plantations.

La créolisation, c'est un métissage d'arts, ou de langages qui produit de l'inattendu. C'est une façon de se transformer de façon continue sans se perdre. C'est un espace où la dispersion permet de se rassembler, où les chocs de culture, la disharmonie, le désordre, l'interférence deviennent créateurs. C'est la création d'une culture ouverte et inextricable, qui bouscule l'uniformisation par les grandes centrales médiatiques et artistiques. Elle se fait dans tous les domaines, musiques, arts plastiques, littérature, cinéma, cuisine, à une allure vertigineuse...

Selon vous, l'Europe se créolise. Vous n'allez pas faire plaisir au courant souverainiste français...

Oui, l'Europe se créolise. Elle devient un archipel. Elle possède plusieurs langues et littératures très riches, qui s'influencent et s'interpénètrent, tous les étudiants les apprennent, en possèdent plusieurs, et pas seulement l'anglais. Et puis l'Europe abrite plusieurs sortes d'îles régionales, de plus en plus vivantes, de plus en plus présentes au monde, comme l'île catalane, ou basque, ou même bretonne. Sans compter la présence de populations venues d'Afrique, du Maghreb, des Caraïbes, chacune riche de cultures centenaires ou millénaires, certaines se refermant sur elles-mêmes, d'autres se créolisant à toute allure comme les jeunes Beurs des banlieues ou les Antillais. Cette présence d'espaces insulaires dans un archipel qui serait l'Europe rend les notions de frontières intra-européennes de plus en plus floues.

Dans votre dernier roman, *Ormerod*, vous écrivez : "Qu'y a-t-il de commun entre le souffle du conteur, et les bêtes et le vent, un vonvon, un manico, un colibri, et Flore Gaillard à Sainte Lucie en 1793, et la tragédie de Grenade en l'an 1983, et un taureau exaspéré ? C'est l'archipel des Caraïbes." Votre "archipel européen" semble influencé par l'archipel caraïbe ?

L'archipel caraïbe s'étend jusqu'à la côte colombienne de l'Amérique du Sud et la grande ville de Cartagena, atteint la Floride et la Caroline, et regroupe une quantité d'îles de toute taille. Tout au long de cet archipel, on a assisté à une intense diffusion de la colonisation européenne, puis la colonisation de tous par tous, ce qui a nourri la créolisation et ses surprises à répétition. En 1902, pendant l'éruption de la Montagne Pelée à Saint-Pierre, sur les 98 bateaux qui étaient dans la rade, 64 venaient de Caroline ou des États américains.

Les Américains du sud des États-Unis ont vécu là-bas, ils ont adopté le style de vie des îles, ils se sont installés à Porto Rico, aux Bahamas, à Grenade. Ils ont été confrontés à des Noirs, des Espagnols, des Français, des métis, ils se sont créolisés. Ce ne fut pas une américanisation pour autant. Voyez l'incroyable richesse des musiques caraïbes depuis le jazz latino, en passant par le zouk, le reggae, le steel band, la salsa et le "son" cubain, etc, sans compter les nouveaux mélanges salsa-reggae, merengue-jazz.

Voyez la littérature et la poésie caraïbe depuis Aimée Césaire, sans oublier le prix Goncourt de Chamoiseau, ou l'extraordinaire littérature haïtienne, avec par exemple Jacques Stephen Alexis ou Franketienne. L'archipel offre un modèle de diffusion chaotique de l'art et de la pensée du tremblement, sans uniformisation, au contraire à travers la créativité poétique. L'Europe devrait y réfléchir, elle qui offre une telle mosaïque de langues et ne cherche pas à s'uniformiser culturellement...

La notion d'identité nationale, ou ethnique, ou tribale devient beaucoup plus difficile dans un monde-archipel. Il faudrait mieux, selon vous, s'ouvrir et se forger ce que vous appelez dans votre essai *Poétique de la relation* : une Identité-relation ?

Les identités fixes deviennent préjudiciables à la sensibilité de l'homme contemporain engagé dans un monde-chaos et vivant dans des sociétés créolisées. L'Identité-relation, ou l'« identité-rhizome » comme l'appelait Gilles Deleuze, semble plus adaptée à la situation. C'est difficile à admettre, cela nous remplit de craintes de remettre en cause l'unité de notre identité, le noyau dur et sans faille de notre personne, une identité refermée sur elle-même, craignant l'étrangeté, associée à une langue, une nation, une religion, parfois une ethnie, une race, une tribu, un clan, une entité bien définie à laquelle on s'identifie. Mais nous devons changer notre point de vue sur les identités, comme sur notre relation à l'autre.

Nous devons construire une personnalité instable, mouvante, créatrice, fragile, au carrefour de soi et des autres. Une Identité-relation. C'est une expérience très intéressante, car on se croit généralement autorisé à parler à l'autre du point de vue d'une identité fixe. Bien définie. Pure. Atavique. Maintenant, c'est impossible, même pour les anciens colonisés qui tentent de se raccrocher à leur passé ou leur ethnie. Et cela nous remplit de craintes et de tremblements de parler sans certitude, mais nous enrichit considérablement.

Vous dites regretter que la littérature française ne soit pas du tout "ouverte au mouvement du monde" et encore moins créolisée?

C'est la même chose à chaque rentrée littéraire. En France, on pratique une espèce de refus fondamental à s'enrichir de la diversité. La littérature française a oublié le mouvement du monde. Elle ne traite plus que des para-problèmes de psychologie, elle est retournée sur elle-même, elle ne nous apprend presque rien de ce qui se passe dans cette société métissée, elle est frileuse de tout, surtout du plaisir et des autres, elle est monotone et monocorde. La littérature française a un gros problème avec le baroque que n'a pas la littérature latino-américaine ou caraïbe. Les Français se sont beaucoup renfermés sur eux-mêmes après la guerre, rejetant les étrangers et la vie qui les bousculait, appelant à l'« intégration » et l'« assimilation » des immigrés, c'est-à-dire à l'écrasement de leurs cultures.

Aux États-Unis, ils n'ont pas peur des leurs étrangers, ni de ce qu'ils apportent à leur pays. Prenez des Algériens français comme les Harkis, on a essayé de les cacher, de les isoler. La France les a rejetés. La population ne les a pas accueillis, on a vu très peu d'interactions entre la population harki et française. Pourtant, en même temps, la relation se passait dans l'inconscient, les Français savaient qu'il se passait quelque chose de très grave entre eux et les Algériens. L'inconscient de la guerre d'Algérie, le déni, la culpabilité, ont toujours été très puissants, mais très peu d'écrivains en ont parlé. La richesse de la société française, de son histoire, n'a pas la littérature qu'elle mérite. Mais ce sera éphémère, tout cela va changer bientôt...